

LE CLICHÉ

Il y a dans l'air une gaieté naissante, une sorte d'urgence qui ordonne aux pissenlits de fleurir en perçant l'asphalte. C'est l'instant suspendu dans une respiration ; un matin où après de longs jours froids et gris, le soleil s'invite soudain comme pour un jour d'été. Il fait bon et clair. La lumière vient embrasser les murs pour les débarrasser des derniers frimas de la morte saison. On ressent cette délicieuse torpeur des fins de semaine où l'on hésite à traîner la savate chez soi ou à flâner au-dehors pour goûter à la tiédeur matinale.

Considérant le monde à sa fenêtre, Léa ressent l'envie de sortir les bras nus, équipée de son appareil photo, prête à arpenter les rues en abordant le tout-venant et profiter des heures dorées si flatteuses pour la ville rose.

Léa remonte l'allée des Soupirs en direction du square Boulingrin. Elle affectionne cet endroit posé en plein carrefour : il est comme l'œil d'un cyclone, une oasis de paix au milieu du chaos. À peine entrée, c'est le chant de la fontaine qui couvre le bruit des autos. Il n'y a plus que le léger craquement des pas sur les petits gravillons blancs. Le sol est si clair qu'il éblouit les yeux. Tout autour, c'est un cercle de grands gardiens : les cèdres sont réunis pour masquer le rythme effréné du tumulte ambiant. Au kiosque à musique, elle fait quelques essais à contre-jour avec la silhouette d'un guitariste en ombre chinoise qui répète face à la fontaine. Elle emprunte la passerelle pour rejoindre le Jardin des Plantes. Comme le Petit Poucet avec ses bottes de sept lieues, elle survole d'un bond de géant la ronde des voitures en contrebas pour se réfugier à l'ombre des ginkgos biloba.

De retour à la quiétude, sous les tulipiers de Virginie qui répandent un parfum de miel, une cour de gallinacées s'affaire autour d'un coq posté sur un banc, le torse bombé, poussant un vibrant « cocorico ». Tout semble avoir le cœur à chanter, une promesse de renouveau qui s'annonce éclatant. Les camélias étirent leurs corolles et tout le parc en est ponctué de couleurs vives. Les paons pavent leur superbe dans les allées, rivalisent de fierté en déroulant leur éventail d'yeux irisés.

Un peu plus loin, résonnent des rires d'enfants près des escarpolettes où un poney se laisse docilement caresser par une foule de petites mains curieuses. Léa s'assied sur un banc et se met à observer les badauds. Discrète et furtive comme les écureuils du parc, à l'affût d'un instant de vie à saisir, elle épie le monde à travers son objectif.

Soudain des exclamations attirent son attention. Une scène touchante se déroule près d'elle : un enfant en bas âge un peu hésitant, se hisse tant bien que mal sur ses petits mollets potelés. Posté à côté de lui, son père est accroupi, les bras tendus, attentif à prévenir la chute sans contrarier l'élan, tandis que sa mère est assise dans l'herbe, le smartphone à la main et l'encourage à la rejoindre. Les parents, tous

les deux fébriles, dévorent leur petit des yeux. Ce dernier, une fois bien campé sur ses cuisses dodues, se tient en position Haka et lève les bras vers sa mère. Sur son visage poupon, un sourire radieux se dessine. Titubant et joyeux tel un supporter du Stade Toulousain à la troisième mi-temps, il se décide enfin et avance... Il marche ! Cris de joie et cascades de bisous.

Léa n'a rien perdu de la scène et se surprend à rire, heureuse d'être témoin d'un si grand moment. Décidément cette journée promet de la magie !

Le pas bondissant et le sourire aux lèvres, elle regagne l'allée Jules Guesde. Là, une haie d'honneur s'allonge jusqu'au pont St Michel. Voilà un beau point de fuite où se dressent des platanes au-garde-à-vous !

Un peu plus loin, elle s'attarde pour capturer un vol de mouettes rieuses, qui se marrent dans les courants d'air au-dessus de l'île du Ramier. Le vent porte à ses oreilles des claquements de djembés qui résonnent de la Prairie des Filtres. C'est un groupe d'adolescents qui fait une session à huit mains.

Dans un nuage au parfum d'interdit, une jeune fille s'élève au milieu du cercle, exécute quelques pas de danse africaine en roulant des hanches au rythme des percussions. Des éclats de rire s'échappent du groupe. Léa suspend les secondes : gros plans sur les regards croisés qui en disent long et les pommettes rougissantes. La belle énergie bouillonnante des amours pubères ! Même le grand saule pleureur, d'habitude si mélancolique, se laisse prendre au jeu de l'insouciance et fait danser ses rameaux dans la brise.

En longeant le haut mur du cours Dillon où se nichent par touffes éparses nombrils et cheveux de Vénus, elle choisit de prendre un panorama avec le château d'eau et poursuit sa route par le port Viguerie. En face du Bazacle, elle observe les oiseaux. Au loin elle reconnaît la bergeronnette des ruisseaux, un héron cendré et le rouge-queue noir. Autant de mots légers qui s'envolent et colorent les berges de la Garonne.

Passé les hautes marches qui surplombent la passerelle, Léa déambule dans le jardin Raymond VI. Le soleil est maintenant à son zénith, chacun cherche un endroit à l'ombre pour étendre les nappes de pique-nique. Des parents bataillent avec leurs enfants sur l'aire de jeux. Il faut veiller sur le petit dernier qui cherche à remonter le toboggan par la pente, et garder un œil sur la plus grande, cachée derrière les roseaux de la petite mare du jardinet médicinal, qui s'amuse à titiller les têtards avec une tige de roseau.

Au milieu de ce joyeux chahut, en dehors du temps, un duo s'entraîne à l'acro-yoga. La jeune femme aux allures de danseuse évolue gracieusement dans l'air. Son partenaire, les hanches bien ancrées au sol, lui offre un socle solide. Ils se tiennent par les mains et progressivement, domptent leurs appuis pour finalement se lâcher du

bout des doigts. Elle prend la position du lotus, en équilibre sur les pieds de son porteur. Ils tiennent la pose : parfaite pour Léa qui saisit l'instant.

Après le repas vient le quart d'heure proverbial propice à la digestion. On se laisse fondre au soleil, allongés dans l'herbe, la tête posée sur des genoux aimants à se susurrer des mots secrets. Léa éternise ces doux instants du Midi à douze heures.

Elle reprend sa marche jusqu'au pont des Catalans. Là, en réglant la saturation des couleurs, elle compose avec le dôme de la Grave : son reflet étincelant dans l'eau du barrage se découpe sur un ciel bleu électrique.

Sur le pont de Brienne, elle arrête ses pas pour prendre en vue plongeante dans les eaux troubles du canal, un ragondin pataugeant à petites brassées, la truffe hors de l'eau et le pelage luisant, escorté dans son sillage par une file de canards colverts tout aussi nonchalants.

En coupant par les petites rues, elle remarque avec ravissement que les jardinières sont de nouveau sorties sur les terrasses et les balcons. Les premières pensées ouvrent timidement leur cœur raffiné à ceux qui savent regarder en hauteur. La nature indomptable trouve toujours les moyens de s'exprimer, elle s'installe dans des endroits incongrus : la giroflée sauvage se suspend aux corniches et l'orpin blanc fleurit au-dessus des tuiles.

Arrivée au jardin japonais Pierre Baudis, Léa change d'univers. Tout est de nouveau si calme qu'elle y entre presque sur la pointe des pieds, comme pour ne pas dissiper les niwaki taillés en nuage. Près du pont rouge, un cerisier lui fait une entrée de princesse orientale, tapissant le chemin de fleurs roses et délicates qui s'éparpillent au moindre souffle de vent. Tout ici invite à la contemplation et la sérénité.

Elle s'amuse à faire une mise en abîme fantaisiste en photographiant un groupe de touristes. Ils se prennent souriants, brandissant leurs doigts en « V » aux côtés de la statue de Taisen Deshimaru, qui en bon maître Zen, détonne avec sa mine grave et reste de marbre.

Elle contourne le bosquet de bambous, vient s'asseoir au bord du pavillon de thé où elle enlève ses chaussures et les jambes ballantes, médite sur la beauté des petits détails. Elle observe les carpes paresseuses qui viennent happer quelques miettes, offrant un baiser langoureux à la surface de l'eau. À côté, sur les rochers plats, figée comme une pierre ronde, une tortue s'offre un bain de soleil.

Au pied d'un magnolia caduque arborant ses pétales roses et charnus, deux personnes à l'âge avancé, assises sur un banc, devisent en jetant de la mie aux moineaux. En s'approchant, Léa reconnaît l'accent occitan, si chantant au bout du mot et qui ponctue les conversations par une note de soleil. Les vieux se chamaillent le dernier bout de pain. Complices des longues années passées ensemble, ils s'envoient gentiment bouler dans les violettes, toujours plus enclins à la querelle plutôt que de céder à l'ennui.

Émue, Léa les immortalise en jouant sur la profondeur de champ pour mieux les mettre en évidence. Ce portrait légèrement en contre-plongée reflète l'intimité et la tendresse.

Elle passe en revue les photos qu'elle a prises depuis le matin: des premiers pas d'enfant, des adolescents fêtards, un couple en équilibre et la vieillesse paisible . Léa fait défiler ces moments de bonheur et ces belles rencontres comme toute une vie passée en un seul jour. Alors une question s'impose à son esprit: qu'en est-il de son âme sœur?

Comme un signe du destin, elle aperçoit à l'ombre d'un chêne vert, un jeune artiste griffonnant sur un carnet de dessins. Le soleil qui passe dans ses cheveux en bataille auréole sa tête d'une lumière fauve. Avec son allure débraillée et son regard clair, elle le trouve aussi touchant qu'un poulbot qui aurait grandi trop vite. Elle se rapproche et fait une mise au point sur lui en oubliant qu'elle s'expose. Se sentant observé, il lève la tête, scrute les environs et la surprend en flagrant délit. Il lui adresse un sourire. Elle n'appuie pas sur le déclencheur car ce regard espiègle vient de lui faire comme un déclic... Au lieu de rester cachée derrière son appareil, elle prend la résolution d'aller lui parler : la curiosité pique celle qui l'a provoquée.

La belle saison est de retour à Toulouse : au diable l'hiver et sa mélancolie, voici l'heure de cueillir les ancolies.